

Mythes, rêves et créations picturales

Michel PERRIN*

S'interroger sur ce qui fonde et nourrit l'acte créateur et sur ce qui rapproche et sépare les formes ou les usages du mythe, du rêve et des oeuvres picturales dans les sociétés "exotiques" et chez nous, c'est ce que propose à des spécialistes de l'éducation un ethnologue ayant à la fois "vécu" et analysé ces thèmes. Car ils sont liés à l'"imaginaire", cet "imaginaire" dont nombre d'entre nous jugent qu'il est essentiel de l'abreuer et de le stimuler sans cesse.

Le mythe :

Pour le dire en bref et de manière caricaturale, le mythe renvoie dans les sociétés traditionnelles à des récits supposés originels et fondateurs qui racontent comment, à partir d'une époque d'indistinction, les êtres humains se distinguèrent progressivement des autres éléments de la nature qui communiquaient avec eux et ne pouvaient revêtir une apparence identique. Les mythes racontent comment les êtres et les choses se sont diversifiés et sont devenus ce qu'ils sont aujourd'hui. Ils explorent les possibles tout en justifiant l'ordre établi.

Une autre propriété du mythe est de rechercher la cohérence en rapprochant les domaines les plus divers. Il tente ainsi d'apporter des réponses globales aux problèmes de différents ordres qui s'y posent en mettant en jeu des processus intellectuels communs à toute l'humanité, qui sont ceux qui fondent le symbolisme et sont à la source de toute création intellectuelle : l'analogie, l'homologie, la métaphore, l'opposition, etc. Dans le mythe, le corps, le cosmos, la nature, la morale, le climat, la famille peuvent être pensés à partir de modèles identiques. Au lieu de séparer comme l'exige en principe la démarche scientifique, le mythe cherche l'unité. Il développe donc au plus haut point la "fonction symbolique".

La vision qu'a actuellement l'homme occidental du mythe est en général limitée ou assez pauvre. Dans l'enseignement on l'associe uniquement à la Grèce et à Rome. Les religions officielles le séparent farouchement de leurs textes fondateurs - Bible ou autre - et ils renvoient souvent le mythe à une naïveté originelle, à une fausse interprétation, à une pure fantaisie. C'est d'ailleurs aujourd'hui le sens courant du mot : c'est un mythe, il "mythifie" évoque l'illusion, voire la supercherie.

Pourtant certains d'entre nous souhaitent "un retour au mythe", dans le sens d'une réflexion sur ce

qu'a pu être cette recherche de totalité, cette capacité d'associations symboliques engendrées par l'usage du mythe. Car ils ont l'impression que sa condamnation, sa disparition - ou sa simple survivance sous les formes les plus frustrées, que Roland Barthes tenta de mettre au jour dans ses "Mythologies" (1957) - représentent une véritable perte. La capacité d'association qu'il développe n'est-elle pas celle qui stimule le plus la recherche scientifique, celle qui sous-tend toute création ? Les mathématiciens l'avouent souvent : ce sont les analogies, les rapprochements qu'opère une pensée mobile et vagabonde qui susciterent leurs découvertes. Malheureusement, la rédaction de leurs travaux, le langage formel qu'ils se sont imposé passent sous silence cet aspect de leur travail.

Le rêve :

Les sociétés de tradition orale font aussi un grand usage intellectuel et social du rêve. Elles le considèrent comme la voix du "monde autre", le monde "surnaturel", et il est pris très au sérieux. On doit lui obéir s'il donne des ordres clairs, il faut le déchiffrer s'il est obscur. On en fait un usage tellement intense qu'il suscite des rêves stéréotypés, qu'il entraîne un va-et-vient constant entre le rêve et le mythe, si riche lui aussi en images, qu'il implique un filtrage et parfois même la censure. Dans tous les cas, maintes sociétés traditionnelles font de ces sécrétions individuelles que sont les songes un mode de communication et une source permanente de réflexions et d'interrogations.

Chez nous, on a pris l'habitude d'associer les rêves au domaine de l'intime, ou bien à la supercherie des diseurs de bonne aventure qui jouent encore du système d'interprétation des rêves le plus mutilant qui soit : les clés des songes. Toutes les interprétations hâtives que l'on fait aujourd'hui des rêves sont marquées par une approche "égocentrée", intimiste, et avant tout imprégnée de "psychanalyse sauvage", attitude typique de l'homme occidental actuel. Pourtant, aux

yeux d'un ethnologue, il serait possible de voir dans nombre d'entre eux des représentations culturelles, des transformations symboliques de contextes réels, etc.

Création :

J'évoquerai enfin une nouvelle expérience dans une société troublante, d'un raffinement extrême, où j'étudie avec enthousiasme des étoffes polychromes ornant l'avant et l'arrière des corsages des femmes. Celles-ci en fabriquent sans cesse, avec une étonnante frénésie. Je relie cette expérience aux deux précédentes, qui concernaient le mythe et le rêve car elles ont en commun deux thèmes qui ici nous intéressent, la relation au monde et la création, et toutes deux concernent les rapports entre symbolisme et pratiques.

Bien sûr, la tradition, les représentations du monde, conscientes ou non, exprimées par le mythe imprègnent cet art : l'idée de communication entre les êtres, de fusion parfois, remontant à l'indistinction du temps des origines, le dualisme qui pousse les artistes à diviser chaque tissu en deux espaces, l'idée de labyrinthe, relevant autant d'une géographie mentale spécifique que des contraintes techniques.

Lorsqu'elles commentent leurs manières de faire, les femmes distinguent plusieurs conduites : " copier les modèles du passé ", " inventer dans sa propre tête ", " voir en rêve ", enfin " chercher des modèles chez les blancs ". Mais la deuxième et la troisième sont de beaucoup les plus valorisées. D'autre part, il se passe pour cet art la même chose que pour les mythes : un motif nouveau, suscité par des changements sociaux ou par une expérience nouvelle peut avoir une durée de vie très brève, le temps d'une mode, ou bien devenir un classique s'il s'avère adapté aux structures profondes de l'imaginaire, de la pensée, de l'esthétique.

Dans les sociétés traditionnelles, les relations entre mythes, rêves et art sont toujours intimes. Certaines narrations de rêves reprennent des éléments mythiques; parfois le rêveur semble même s'approprié le mythe, il en devient le héros (voir Perrin 1992). Ou bien des expériences oniriques contribuent à modifier le mythe ou à nourrir la création plastique.

Questions à l'éducation :

Dans nos écoles, les jeunes enfants sont abreuvés de récits, de contes, de légendes, bref, de mythes. Ceux-ci imprègnent certainement leurs rêves. Dès leur plus jeune âge aussi, on les " fait dessiner ". Pourquoi ne pas les inciter à raconter ou à figurer ces

songes qui sont en partie suscités par les lectures qu'ils ont faites ou entendues ? Pourquoi ne pas utiliser ces véritables expériences (oniriques) pour leur apprendre à narrer ou à s'exprimer par l'image, plutôt que de les astreindre à des exercices souvent impersonnels, anodins ou arbitraires ?

J'entends d'ici les protestations. Ce serait une atteinte au respect de la personne, car le rêve relève de l'intime, dira celui-ci; ce serait jouer indûment au psychanalyste, dira cet autre; etc. etc. Bien sûr, il faudrait être prudent, il faudrait éviter le systématisme et justifier son choix, il faudrait gagner la confiance des parents...

L'ethnologue -surtout lorsqu'il a auparavant exercé le métier de physicien - est bien placé pour connaître d'une part la richesse de la " pensée mythique ", d'autre part la force de la " pensée scientifique ", mais aussi la perte qu'elle peut entraîner lorsqu'elle est isolée de ce qui l'a fait naître et qui sans cesse l'alimente : disons, à défaut de mots plus neutres ou plus précis, l'imagination et la " fonction symbolique " (pour ne pas dire " mythique "). Dans ce sens, il a l'intuition que son expérience humaine et son travail intellectuel peut être matière à réflexion.

Mais comment imaginer un entre deux, comment prendre conscience et profiter de ce double héritage, celui de la " pensée mythique " (qui est la forme de toute pensée avant qu'elle ne se soumette aux exigences de la pensée scientifique) et celui de la science ? Comment faire un usage éducatif des sécrétions oniriques des enfants qui sont tout autant un travail de réinterprétation des discours des professeurs - qui leur enseignent notre culture et l'idéologie, pour ne pas dire la mythologie qui, inconsciemment la sous-tend - que des sécrétions intimes réservées au corps professionnel des " psy ". Comment faire comprendre à tout un chacun - les parents d'un côté, les " psy " de l'autre - qu'en négligeant toute une partie de l'expérience du rêve on se prive peut-être d'un retour très riche du processus de transmission de la culture et du savoir, d'un jeu permanent de la " fonction symbolique ", d'une agilité intellectuelle intense ?

Autant de questions que l'ethnologue se pose et soumet aux autres, en particulier à ceux qui modèlent notre culture : les enseignants. Car le but de l'ethnologie - plus précisément, dans ce cas de l'anthropologie - est de décrire et d'analyser des sociétés très différentes des nôtres - mais c'est aussi d'envisager en retour, avec un regard plus extérieur, aiguë par la comparaison, des faits propres à notre société; c'est inciter à questionner des interprétations habituelles. ■

*Michel Perrin est ethnologue, Directeur de Recherche au CNRS, Laboratoire d'Anthropologie Sociale, Collège de France. Il a écrit, entre autres, " Le Chemin des Indiens morts ", " Mythes et symboles guajiro " (Payot, 1976, 1983), " Les praticiens du rêve, un exemple de chamanisme " (PUF, 1992) et, en collaboration, le " Dictionnaire des Sciences Humaines " (Nouvelle édition, Nathan 1994).
Les intertitres sont de la rédaction.